

tiers je crois), qu'elle pourrait employer à améliorer les diverses races d'animaux. Quinze étalons furent achetés cette même année-là, savoir : 3 carrossiers anglais, 8 Clydes et Shires (gros trait) 4 percherons. En 1887 le nombre en fut augmenté de trois, 2 trotteurs de très bonne famille et un pur sang anglais. En 1888 des juments furent ajoutées à ce troupeau et en 1889 on importa trois nouveaux étalons.

De sorte qu'en quatre ans, une province beaucoup plus petite et moins riche que le nôtre, a pu acquérir sans bourse délier vingt et un étalons et plusieurs juments.

Je dis sans bourse délier, c'est-à-dire sans augmenter les dépenses de la province, et je pourrais ajouter sans que les sociétés d'agriculture s'aperçussent de la diminution de leurs allocations.

La Chambre d'agriculture en était venue à la conclusion qu'une notable partie de l'argent alloué à ces sociétés était, pour dire le moins, mal employée, de plus à la fin de l'année il restait toujours dans la caisse de la Chambre d'agriculture une certaine somme non dépensée. Alors elle emprunta d'une banque la somme requise pour acheter des chevaux (\$20,000 à peu près) somme qu'elle remboursa en trois ans par la retenue d'un tiers des allocations faites aux sociétés.

Celles-ci ayant moins d'argent à leur disposition dépendaient plus judicieusement celui qui leur était donné. Et aujourd'hui tout le monde admet que ces sociétés fonctionnent aussi bien qu'il y a six ans alors qu'elles avaient 30 p. c. plus d'argent.

Faisons comme nos voisins.

Les sociétés reçoivent \$50,000 dont un bon quart est gaspillé. Retractions leur \$15,000, empruntons d'une banque \$40,000 que nous rembourserons en trois ans avec cette retenue. Et avec ces quarante mille piastres nous pourrions acheter une trentaine de bons étalons.

En continuant ce système, dans neuf ans nous aurons un haras de près de cent étalons, qui nous auront rien coûté, car nous les aurons achetés avec ce que les sociétés d'agriculture dépensent inutilement.

J. A. COUTURE.

Ensilage pour l'alimentation d'été.

M. C. D. Tylee, agriculteur ami du progrès et cultivateur de fruits à Ste-Thérèse, près de Montréal, mentionne, dans une lettre qu'il nous écrivait dernièrement, ses succès considérables obtenus dans l'alimentation de ses vaches en leur donnant de l'ensilage, même en été. Ses vaches sont nourries à l'étable; elles reçoivent une ration d'herbages et de son; l'ensilage leur est donné deux fois par jour à raison de un minot chaque fois et elles le mangent avec avidité.

Nous avons vu depuis le troupeau de M. Tylee, et nous avons trouvé qu'il était remarquablement en bonne santé et productif. On peut donc compter sur l'ensilage comme étant aussi bien une sauvegarde contre les sécheresses accidentelles, etc., de l'été, que la nourriture par excellence pour l'hiver.

E. A. B.

Conservation des framboisiers pendant l'hiver.

Lors d'une visite chez M. C. D. Tylee, à Ste-Thérèse de Blainville, nous avons vu qu'on y employait une nouvelle et excellente méthode pour conserver les framboisiers pendant l'hiver, sans qu'il soit du tout nécessaire de les courber sur le sol: On place un piquet solide à chaque bout du rang et des piquets intermédiaires en nombre suffisant. Un fil d'acier est alors attaché autour des piquets, d'un bout à l'autre, de manière à entourer les framboisiers à environ 2 pieds du sol; un autre fil semblable entoure les buissons de framboisiers à environ 4 pieds du sol. Ces fils ont pour effet (chose curieuse)

de fondre ou de briser la glace qui se forme sur les branches, et celles-ci sous l'action du vent se débarrassent entièrement des glaçons etc.

Les framboisiers que nous avons vus ont été conservés par ce procédé depuis plusieurs années, et jusqu'alors nous n'en avions jamais vu de si beaux et ayant des tiges aussi vigoureuses.

E. A. B.

Prairies permanentes

Combien de temps une prairie de mil et trèfle alsique peut-elle fournir une pleine production? voilà une question que l'on peut se poser après avoir visité la petite ferme de M. C. D. Tylee. Il y a quelques années, au moment où elle fut achetée, elle ne produisait pas assez de foin ni de grain pour nourrir un cheval et une vache plus tard que le mois de janvier. Il y avait aussi une vieille prairie épuisée depuis un temps immémorial. On y appliqua de l'engrais en couverture, et actuellement, cette même vieille prairie donne une belle récolte, abondante et (chose curieuse) propre. Combien y a-t-il de prairies qui pourraient ainsi être améliorées et préservées après une fumure donnée à l'automne et un bon hersage de printemps? Là où le foin manque, c'est probablement le mode le plus rapide et le plus sûr d'obtenir une prompte et forte récolte.

E. A. B.

LETTRE SUR LA CULTURE DES POMMES DE TERRE

LABOUR PEU PROFOND;—AMEUBLISSEMENT DE LA SURFACE,—SARCLEUR DE BREED;—CE QUE LES POMMES DE TERRE COUTENT À RAMASSER;—SACS POUR LE TRANSPORT;—MACHINE À ENLEVER LES GERMES.

Editeur du *Country Gentleman*.—L'article de M. Chs. A. Councilman sur la culture des pommes de terre dans le Maryland (p. 264) est un des m'illeurs que j'ai jamais lus. Laisser sur le champ une épaisse couche de trèfle jusqu'au moment du labour du printemps, tracer alors des sillons parfaitement droits et espacés exactement de 30 pouces, et herser la récolte juste au moment convenable, voilà des précautions que l'auteur recommande comme lui étant habituelles.

Mais nous pouvons profiter mutuellement de nos connaissances, et si l'ami C. me le permet, je crois être à même de lui indiquer les moyens d'améliorer sa culture sur plusieurs points. Il préconise l'usage d'une double pelle que l'on fait passer deux fois dans le sillon lors du dernier travail. À ce moment le sol était préparé pour le développement des racines. Celles-ci n'auraient déjà pas trop d'espace, si elles pouvaient en disposer entièrement; mais pratiquement, nous ne pouvons pas leur en laisser la totalité, puisque nous devons ameublir une partie de la surface du sol pour sarcler les mauvaises herbes, et dans un champ de pommes de terre, pour contrôler l'évaporation et aérer le terrain. (1) Pour obtenir ces bons résultats, nous n'avons cependant à travailler la surface qu'à la profondeur d'un pouce et demi au plus. Après le premier travail qui peut être fait sans danger et complètement, nous abandonnons le reste du sol aux racines que nous ne dérangerons pas. (2) Lorsque les plantes de pommes de terre sont hautes de 4 à 6 pouces, leurs racines occupent toute la place comprise entre les sillons. Nous oublions cela quelquefois. À partir de ce moment, si nous en

(1) Je ne butte jamais mes pommes de terre. Si, çà et là, il en pousse quelques jeunes hors de terre, je les garde pour la semence.

A B J F

(2) Très bien.